

ANDRÉ GIDE

Dans cette rubrique où l'analyse toute personnelle et rapide, consacrée aux événements qui se succèdent dans une tristesse continue ne laisse guère de place à l'optimisme, l'actualité nous permet de parler aujourd'hui d'André Gide, mais moins du littérateur exquis et profond, de l'ensorceleur de notre jeunesse, que du penseur qui, avec une courageuse clairvoyance, fut un des premiers, même le premier, à refuser d'accepter plus longtemps les erreurs chaque jour aggravées d'un passé social qui nous fait désormais horreur.

Les tours d'ivoire ne sont plus qu'une formule vaine ou, plutôt, le refuge du plus abominable égoïsme. Ce qu'il faut aimer le plus dans André Gide, c'est cette chose admirable et rare, même chez les écrivains, la sincérité totale. Peu d'hommes de lettres ont été aussi complètement et aussi résolument sincères, et cela sans effort, par une disposition naturelle de l'esprit, par le goût que, tout jeune, déjà André Gide avait de la vie vivante, si j'ose dire, de la vie toujours dramatique, jusque dans les moments où la surface unie des existences masque la violence des sentiments et des passions.

L'évolution d'André Gide est la plus logique et la plus sensible qui soit. Il n'est pas jusqu'à ses contradictions qui n'expliquent sa sincérité. Elles ne sont pas des mouvements d'humeur ou l'expression d'une passion qui change d'objet, encore moins une abdication de l'esprit. Contradictions apparentes plutôt que réelles, contradictions aussi nécessaires à l'intelligence que le fil subtil d'Artaud, à l'intelligence qui veut du moins qu'une constante noblesse soit son aliment.

La légende gidienne, comme toutes les légendes, est à la fois vraie et fausse. Mais, de cette légende, Gide, en tout cas, n'est pas responsable, et elle apparaît aujourd'hui bien odieuse. Il faut nous en écarter pour voir et accepter Gide dans sa vérité dépouillée. Il est de peu notre aîné, car nous appartenons à la génération qui fait immédiatement suite à la sienne et nous sommes peut-être mieux qualifiés pour le juger et l'aimer. Ce n'est pas ici le lieu de commenter son art, la valeur intellectuelle de sa sensibilité, ni la substance complexe de sa morale. Mais disons les choses comme elles sont : c'est, malgré tout, un chrétien authentique par l'inspiration secrète, si paradoxal que cela puisse paraître. N'est-ce pas Jacques Maritain, catholique intégral, qui écrivait que l'adhésion de Gide au communisme lui est apparue comme une chose émouvante et digne de respect, au moment où Henri Massis, catholique politique, refusait d'y voir autre chose qu'un goût d'anarchisme, qu'une perversité déguisée ?

Mais il faut s'entendre sur la réalité du communisme. Ses modalités de forme, ce n'est pas ce qui compte, et le communisme, dans son essence même, est parfaitement chrétien. Nous pouvons aimer le communisme dans son principe qui n'a rien à voir avec les excès ou les rigueurs inhumaines de son application. Je crois bien que c'est la position d'André Gide, si lui est arrivé d'éprouver par la suite certaines déceptions, c'est moins à l'égard du communisme que de ses développements arbitraires.

André Gide, comme on l'a fait...

justement remarquer, est d'une sensibilité extrême, et sa perméabilité à l'événement constitue une émouvante antenne et la clef même de sa clairvoyance sincère. A quoi a-t-il toujours tendu, sinon au « surpassement de soi » ? Et n'a-t-il pas fait le plus social éloge du sacrifice lorsqu'il écrivait qu'une fois éliminée la notion du sacrifice, l'humanité se trouverait bien appauvrie ? Aussi bien a-t-il le droit d'être particulièrement exigeant quant aux véritables valeurs humaines. Si l'on parle de son « immoralisme », c'est la faute de sa légende, c'est une de ces commodités de style par quoi la critique aggrave un malentendu qui, Dieu merci, n'est pas parvenu à jeter le discrédit sur un des meilleurs écrivains de ce temps, et peut-être le plus stimulant. Mais cette même critique est obligée d'admettre que chez Gide réside en permanence une incurable nostalgie de la religion chrétienne. Or comment concilier cette nostalgie — qui est plus qu'une nostalgie littéraire — avec l'affirmation impudente et superficielle qui



M. André Gide, photographié par « Images », il y a un mois, lors de son séjour à Héliopolis. Nous croyons savoir que l'illustre écrivain, qui se repose en ce moment à Anjouan, donnera bientôt une conférence au Lycée Français du Caire.

prétend soutenir que c'est « à l'entreprise de paradis sur terre que s'est attaché André Gide, entreprise qui lui a fait à la fois écrire ses livres et espérer dans le communisme » ?

Pour nous qui, en cette heure maudite de l'histoire humaine, essayons de nous raccrocher au radeau d'une espérance qui nous fuit, nous voyons en Gide, malgré ses réticences et ses scrupules, un guide bienfaisant pour l'esprit qui veut se nourrir de rectitude et de probité et nous refusons de nous attarder à l'accessoire lorsque l'essentiel nous réclame et nous invite aux plus nobles soucis.

De Gide, « vieillard sans vieillesse », comme dit André Maurois, nous attendons que, vainqueur de scrupules sans raison désormais, il rentre dans la mêlée combattante des penseurs de qui nous espérons, malgré nos cheveux grisonnants, des leçons au retentissement infini.

Souhaitons surtout que la jeunesse d'aujourd'hui, en dépit de ses tragiques difficultés, se remette à lire André Gide et qu'elle comprenne qu'il apporte, avec un surcroît de perfection, une double préoccupation : à la fois celle d'une vie intérieure plus développée et d'une vie sociale plus étendue.

GEORGES DUMANI

Abonné au 15/11/46
 Georges Dumanis
 au Caire
 Images
 10 N. 46

(Critique générale)

20/11/46
 10 N. 46